

Jacques-Auguste,
exécution !

Jacques-Auguste, exécution !

Isabelle Pellé

Auteur : Isabelle Pellé

Illustration de la couverture : « Tête guillotinée d'un parricide » François-Gabriel de Becdelièvre (musée Crozatier, Le Puy-en-Velay © Luc Olivier)

ISBN : 9789403759760

©Isabelle Pellé, tous droits réservés

À mes ancêtres,
Aux indigents,
Aux rebuts de la société,
Aux oppressés,
Aux marginaux,
Aux sans famille,
Aux fins de race,
Aux sangs-mêlés,
Aux crétins des Alpes,
Et aux oiseaux de malheur

I.P.

Prologue

À Alençon dans l'Orne en 1783, Pierre Denis Ganié, avait épousé la Normande Marthe-Marie Boistard, alors âgée de quinze ans. Mariage d'amour ou pas, le couple n'avait pas chômé en mettant au monde six garçons.

C'est rue des Marcheries, dans la paroisse de Notre-Dame, que Jacques-Auguste, le plus jeune de la fratrie, était né le samedi 10 décembre 1791. Quarante ans plus tard, après avoir élu domicile à Angers, on le retrouve en Loire-Inférieure, et plus précisément à Nantes, ville en plein essor économique et industriel sous le règne de Louis-Philippe.

Chapitre 1

1831

Nantes sortait d'un hiver rigoureux. Heureusement, le dégel n'avait pas fait sortir le fleuve de son lit. Au cœur de la ville enlacée par les bras de la Loire, Jacques-Auguste Ganié coulait des jours heureux dans ceux d'Augustine Adélaïde Ferey. Dans la gloire de ses vingt ans, celle-ci lui avait dit oui le 23 juin 1823 à Blois. Oui pour toujours, bien sûr. Pour le meilleur et pour le pire, cela va de soi. On avait gueuletonné et liché comme il se doit, et on avait guinché jusqu'au bout de la nuit autour d'un feu. Après avoir convolé en noces, le couple était venu s'installer dans l'ancienne cité des Namnètes qui comptait alors près de quatre-vingt mille âmes. À l'ère d'une nouvelle bourgeoisie, leur vie ne connaissait pas le faste. Les jours se suivaient, non sans une certaine monotonie que rien ne semblait pouvoir briser. La silhouette d'Adélaïde était celle d'une paysanne aguerrie aux durs labeurs. La campette¹ n'avait pourtant jamais mis les pieds dans un champ ni manipulé les pis d'une vache de ses petits doigts potelés. Elle n'en était pas moins robuste. À cette époque, on peignait plus souvent des femmes nues aux poses lascives dans les bains, les harems, les hammams, ou les dames de la haute société dans leur intérieur cosu. Pourtant, un artiste aurait pu s'inspirer de la sensualité du corps non entravé par les conventions bourgeoises d'Adélaïde Ganié. Le corselet sur sa

¹ Petite femme en vieux nantais

chemise épousait sa poitrine plus qu'elle ne la relevait. Les cordons se desserraient au moindre mouvement, ou à chacun de ses soupirs, qu'il soit de satisfaction ou d'ennui. De la même manière, sa tignasse épaisse indiquait une certaine liberté, celle d'évoluer dans l'intimité du foyer qu'elle ne quittait qu'à de rares occasions. Souvent penchée sur l'âtre, ses cheveux en exhalaient l'odeur familière mélangée à des effluves d'herbes aromatiques, de vinasse et de tabac, son péché mignon après avoir usé de l'huile de coude. La jupe en tiretaine de la ménagère, un mélange de laine, de lin et de coton grossièrement tissé, accentuait son fessier bombé. À vingt-huit ans, elle avait gardé le caractère primesautier de l'enfance qu'aucune éducation formelle n'avait bridée. Sa vivacité d'esprit lui permettait d'analyser la situation et de décider de la marche à suivre. Si Jacques-Auguste était loin d'être beau, il était quand même beau de loin, comme elle disait. Mais myope comme une taupe, son amour pour lui n'était pas aveugle. Elle connaissait tous ses défauts. La procrastination était celui qui l'exaspérait le plus. Il fallait que ça saute, et plus vite que ça. Au logis, c'était elle qui menait tout le monde à la baguette. Même quand elle admettait que les autres n'avaient pas tort, elle estimait avoir raison. L'autorité naturelle de Mme Ganié évitait d'exacerber son manque de patience abyssal. Lucien mettait en garde son frère et sa sœur :

— Si la cacoue² de maman berlandine³ quand elle secoue la carcagnole⁴, il vaut mieux filer !

Le visage de cette dernière exprimait néanmoins une certaine bonhommie qui adoucissait son caractère de matrone. Signe de détermination et d'une volonté de fer, une fossette au menton lui donnait aussi un certain charme auquel avait succombé Jacques-Auguste, mais ce qu'il préférait, c'était quand elle s'esclaffait. Son rire tonitruant et communicatif résonnait comme l'eau des torrents . Si Adélaïde ne privait personne de ses humeurs, elle cachait mieux ses émotions. Les instants de tendresse dont elle faisait montre étaient d'autant plus précieux qu'ils étaient rares. M. et Mme Ganié habitaient dans le

² Queue d'un bonnet de coton

³ Remue

⁴ Tête

quatrième canton, au 26, chaussée de la Magdeleine. Le chef de ménage payait un loyer de 200 francs à M. Fruchard pour un appartement au rez-de-chaussée. Meublé avec le strict nécessaire, il indiquait des revenus modestes comme ceux des locataires de l'immeuble de deux étages⁵ : des journaliers, deux cloutiers, un garde-magasin, un tourneur en fayence, un peintre en fayence, un cordonnier, un tailleur de pierre, un gabarier, un marinier, un jardinier, une fileuse, une lingère et un boulanger. À quelques encablures, un moulin à vapeur sur la Loire, véritable château industriel, intriguait les voyageurs venus d'Angers. En épais tourbillons, sa fumée se mélangeait à celle des bateaux. Le pont de la Belle-Croix enjambait le fleuve jusqu'à l'île Faydeau⁶, une grève aménagée de l'ancienne île de la Saulzay, un promontoire rocheux. Ces travaux titanesques étaient les prémices de la ville rivulaire à la ville fluviale. Sur la ligne des ponts, qui existait depuis le IX^e siècle, celui de la poissonnerie menait ensuite au centre-ville. Les Ganié habitaient à côté de l'Hôtel-Dieu et de l'école de médecine. Guillaume Laënnec en avait été le directeur jusqu'à sa mort en 1822. Ambroise, son second fils, lui succédait en tant que médecin titulaire. Alors que la médecine et la chirurgie étaient solidement implantées, l'enseignement de la pharmacie avait disparu en 1824 au profit d'un cours de physique-chimie. Depuis deux ans, un jeune professeur aux rouflaquettes, Ange Guépin en occupait la chaire. Sous une apparence rude, sa physionomie respirait la bonté. Ce philanthrope d'une prodigieuse vitalité, « voulait replacer l'homme, non seulement au sein des sociétés qu'il a bâties, et dans l'environnement physique où se situe son action historique, mais aussi à l'échelle de l'univers, dans le cadre de l'évolution générale des mondes, puis des espèces vivantes »⁷. Tout un programme. Entre quatre murs bruts, et dans un décor dépouillé d'artifices, Mme Ganié œuvrait du matin au soir. Autant dire que l'euphorie des noces semblait déjà bien loin. Après huit ans de vie conjugale, le couple avait ses petites habitudes. Voyant

⁵ Adresse confirmée à partir du recensement de 1834 (p 73) : Nombre d'années à Nantes : 10

⁶ Ancienne écriture

⁷ Extrait de « Histoire d'une ville et de ses habitants », Émilienne Leroux

l'heure galoper en préparant le repas, Adélaïde rappelle son cher et tendre à l'ordre :

— Peux-tu aller chercher le pain ?

Grognement.

— Jacques-Auguste, exécution !

Quand Mme Ganié l'appelait « Jacques-Auguste » et pas juste « Auguste », il avait du souci à se faire. Mais quand il entendait son patronyme avant l'ultime injonction, l'époux nonchalant savait qu'il ne pouvait se soustraire à la volonté de celle qui régénait le foyer.

— Jacques-Auguste Ganié, E-XÉ-CU-TION !!!

Et oui, c'était à ce brouillasson⁸ qu'incombait la tâche à laquelle il rechignait toujours : Aller à la boulangerie. Aucun moyen d'échapper à la mission quotidienne. Adélaïde était intraitable à ce sujet. Comme tous les jours, il y aurait la queue et elle avait d'autres chats à fouetter. Avec le métier qu'il exerçait, Jacques-Auguste avait beaucoup de temps libre, d'où la fâcheuse inclination à se laisser vivre. Les Ganié avaient une domestique, ce qui leur conférait un statut particulier. Pourquoi n'allait-elle pas chercher le pain ? demandait M. Ganié. « Pace que⁹ » répondait Mme Ganié. Angéline devait faire le ménage, aller chercher l'eau, descendre les ordures, vider les pots de chambre. Elle attaquait la journée par les corvées de bois. Ensuite, à quatre pattes, courbée sur sa paille de fer, elle décapait le parquet, l'encaustiquait et, au chiffon de laine le faisait reluire. Elle reprisait les chaussettes, raccommodait les vêtements. La bourrelle préférait se charger des repas. Piètre cuisinière selon cette dernière, Angéline était cantonnée aux tâches plus ingrates comme l'épluchure et la vaisselle. Et puis, si la bourrelle restait à la maison à ne rien faire, cela aurait fait d'elle une bourgeoise. Ce matin-là, Angéline écosait les haricots. Son attitude débonnaire avait plu aux Ganié. Sans expérience, elle apprenait vite, mais Adélaïde lui reprochait son manque d'alacrité auquel s'ajoutaient des maladresses à répétition. Plus indulgent, Jacques-Auguste tempérait son épouse, d'autant plus que leurs deux fils, Lucien âgé de sept ans et Charles, six ans, l'appréciaient beaucoup. Quand la servante avait quelques

⁸ Négligent, paresseux

⁹ « Parce que » en patois nantais

instants de libre, elle retrouvait Mélie, celle du boulanger, avec laquelle elle avait tissé des liens. Très gourmande, la Limousine aurait englouti, si elle l'avait pu, le croissant de lune à travers la lucarne sous les toits. À l'insu de ses patrons, elle chipait des friandises. En cachette, elle les partageait avec Angéline. Une fois par mois, elles se retrouvaient dans la cour pour accrocher les draps sur un fil. Malgré leur différence d'origine, les deux femmes s'entendaient à merveille, ce qui contrariait Adélaïde. Craignant des confidences indélicates, elle aimait garder un œil sur Angéline. Un jour, entendant de grands éclats de rire, elle avait retrouvé sa domestique recouverte de farine aux côtés de Mélie sous une couche de suie. Chacune, tentant d'imiter l'accent de l'autre. Quand Adélaïde avait sommé Angéline de rentrer se laver, sa comparse n'avait pas pu s'empêcher de répondre à sa place : Wi Ma'm Ganié, touswit Ma'm Ganié !¹⁰

Le port négrier avait fait la richesse d'armateurs au siècle dernier. Les luxueux immeubles construits sur pilotis faisaient l'apologie du négoce transatlantique. Entre le baroque nantais du « Temple du goût »¹¹, ou le néo-classique de « la Villestreux »¹² et de « Deurbroucq »¹³, ces hôtels particuliers témoignaient ostensiblement de la fortune amassée. Sculptés sur les clés de voûte des portes et des fenêtres, des mascarons affichaient sans vergogne l'identité esclavagiste de la ville. Nez épaté, lèvres charnues, yeux globuleux. Ces grotesques caricatures d'africains taillées dans la pierre blanche étaient d'immuable portraits de la servitude. C'est sur un navire au beau milieu de l'océan à la fin du XVIII^e siècle qu'Angéline était née. La couleur de sa peau indiquait que l'homme blanc avait abusé de sa mère contre son gré. Cette dernière, une esclave de Saint-Domingue, avait été enlevée juste avant la guerre d'indépendance du joyau de l'empire colonial dans les grandes Antilles. Dans la ville, ce vivant trophée de la colonisation avait ce parfum d'exotisme qu'exhalait les

¹⁰ Oui, Madame Ganié, tout de suite, Madame Ganié

¹¹ 16 allée Duguay-Trouin et 30 rue Kervégan

¹² Quai de Turenne

¹³ Allée Gloriette

magnolias déracinés de sa terre natale. Au milieu des autres trésors de l'île, comme le sucre, le cacao et le café, déchargés sur les docks ligériens dans la brume matinale, l'enfant n'allait pas connaître l'avènement du premier peuple noir libre du Nouveau monde. Trente-trois ans plus tard, cette mulâtresse faisait partie de ces apatrides avec la nostalgie de ce qu'ils n'avaient pas connu dans un pays hostile aux seules coutumes qui confortaient leur identité. Par les hasards de la vie, la petite-fille de prêtre vaudou, s'était retrouvée au service des Ganié. Pas de chambre de bonne sous les toits comme chez les bourgeois parisiens. Angéline dormait dans un coin de la chambre des enfants. Le soir, de sa voix suave, elle entonnait des berceuses créoles pour endormir Lucien et Charles. Dans leurs rêves, ils partaient loin de la cité ducale vers des paysages inconnus mais familiers à travers la description fantasmée d'Angéline. Là où des oiseaux aux couleurs de l'arc-en-ciel planaient au-dessus d'une canopée luxuriante. Là où la pluie était chaude et où il suffisait de tendre la main pour cueillir des fruits gorgés de soleil. Leurs paupières closes se refermaient sur ces visions qui les menaient vers des mondes oniriques. C'est alors que, sans la moindre contrainte, ils exploraient chaque recoin d'une île féconde qui allait livrer ses promesses.

*Dodo titit
Si ou pa dodo,
krab la va manje ou
Dodo titit,
krab lan kalalou*

Quelle amère désillusion, lorsque c'était Adélaïde qui les réveillait au lever du jour en les secouant sans ménagement. D'ailleurs, elle réservait le même sort à toute la maisonnée.

— Debout les carnes¹⁴ ! Ce n'est pas la peine de vous cabner¹⁵ Déviguez-vous¹⁶ et plus vite que ça !

¹⁴ Paresseux

¹⁵ Se cacher sous les draps

¹⁶ Dépêchez-vous

Après le troisième avertissement, la matrone menaçait de jeter un seau de pommade de cancrelats¹⁷. Le premier mot sortant de leur margoulette¹⁸ était :

— Pourquoi ?

— Parce que, répondait Adélaïde.

¹⁷ Eau en vieux nantais

¹⁸ Bouche d'enfant en vieux nantais

Chapitre 2

Jacques-Auguste enfile sa vieille redingote, saisit sa canne et sort de l'appartement. Il longe le sombre couloir jusqu'à la rue. Mathurin Guillot, qui logeait au deuxième étage, tenait sa boulangerie au pied de l'immeuble, d'où le grenier à farine sous les toits qui attirait toute sorte de nuisibles. La queue est déjà longue. Trapu et de taille plus grande que la moyenne, M. Ganié en impose. À son passage, les gens s'écartent comme la mer devant Moïse, ou plus trivialement pour les athées, devant un pestiféré. Les gens le lorgnent du coin de l'œil avec une curiosité mêlée de crainte. Certains chuchotent, les lèvres tremblantes. Comme un éclair, un long frisson parcourt la colonne vertébrale des notables, des vauriens de tout acabit, des grenouilles de bénitier, des commères, et sans discrimination, celle des bossus. Leurs poils se hérissent jusque dans le nez et les oreilles. Ceux qui l'ont déjà vu dans l'exercice de ses fonctions en font un récit qui glace le sang. Soudain, le croassement d'un corbeau interrompt le clabaudage.

— Oiseau de malheur ! crie une femme brisant un silence de mort.

D'un revers de la main, Jacques-Auguste caresse les plumes de jais aux reflets irisés du corvidé qui vient se percher sur son épaule.

— Ah te voilà Elgar ! Où étais-tu passé ? Je te trouve bien en chair. Est-ce que tu m'aurais fait des infidélités dans une ville voisine ? Allez, je comprends. Je ne t'en veux pas. Ah, si seulement tu pouvais parler...

Où sonne-t-on le glas ? Douce mélodie pour le croque-mort. Pourtant, on dit qu'il est dur d'oreille. Jacques-Auguste le connaît depuis des lustres. Il sait que Gaston Gobin entend bien ce qu'il veut. Aucune lamentation ne le fait fléchir. Le marché de l'outre-

tombe se porte et rapporte bien, surtout grâce aux pauvres qui ont la sale manie de calancher prématurément. Les bourgeois s'avèrent plus réticents à passer de vie à trépas, mais leurs funérailles, plus chèrement monnayées, remplissent les poches de Gaston qui veille à ce qu'elles n'aient pas de trou. Celui qui accueillait le cercueil était creusé sans distinction de classe. Comment ne pas envier le croque-mort ? On mourait tous les jours et on enterrait à tour de bras. Le bruit d'un violent coup de hachoir fait sursauter tout le monde sauf Jacques-Auguste. C'est le père Lebastard dans la boucherie attenante. Il sert un morceau de viande en prenant soin de ne pas souiller son tablier blanc, signe distinctif de l'honorabilité de sa profession. D'un hochement de tête, sans le regarder en face, la boulangère indique à Jacques-Auguste une niche à l'envers. Elle lui est réservée. Malheur à celui qui la touche ! C'est le pain d'un paria. Et oui, Jacques-Auguste est bourreau. Pardon, pas celui de l'Antiquité comme le « compère » de l'Empereur Romain, pas le tourmenteur du Moyen Âge, mais l'exécuteur des arrêts criminels, c'est-à-dire un citoyen comme un autre. Depuis que la torture n'avait plus cours depuis la Révolution, on ne rigolait pas avec ça. Un arrêt du Conseil d'État du Roi de 1787 interdisait de donner le nom de bourreau aux exécuteurs de haute-justice. Exécuteur des arrêts criminels, c'est un peu long, n'est-ce pas ? Nous l'appellerons le bourreau. De la même manière que ce dernier était qualifié d'exécuteur, celui qu'on appelait son valet devenait son aide. Du temps des rois, on disait aussi « le bourreau est mort, vive le bourreau ! ». Les bourreaux se succédaient de la même manière que les monarques de l'Ancien Régime. Si la justice était passée de divine à constitutionnelle, le sang des Blancs ou des Bleus était toujours rouge et leur tête se tranchait tout aussi bien.

Jacques-Auguste exerce depuis 1823. Sept ans déjà ! Succédant à François Lacaille après une trentaine d'années de bons et loyaux services, il compte bien avoir une aussi longue carrière. Bourreau de père en fils, quand est-ce que cela avait commencé ? Probablement quand un lointain ancêtre condamné à mort avait été épargné en acceptant de devenir bourreau. Voilà comment on recrutait depuis le Haut Moyen Âge. Alors que les coiffeurs passaient un certificat d'aptitudes professionnelles et que les garde-champêtres devaient être assermentés, aucune qualification n'était exigée pour donner la mort. Il fallait juste être un paroissien exemplaire. Remplaçant le certificat de catholicité de l'Ancien Régime, le certificat de civisme était ensuite devenu le certificat de bonne vie et mœurs. Les exécuteurs devaient faire leur travail « à la satisfaction de la justice et du public » comme formulé dans les lettres de provision d'office. Le plus souvent délivrées à la demande des bourreaux, elles leur permettaient de se garantir d'éventuels concurrents. Jacques-Auguste et ses pairs n'avaient aucun statut légal. Ils n'étaient pas fonctionnaires, mais « agents contractuels de l'État ». Leur fonction ne paraissait pas sur les comptes de la nation. Ils ne percevaient pas de salaire, mais des gages versés par le ministère de la Justice. Au XVIII^e siècle, la province de Bretagne comptait quatre bourreaux. Jacques-Joseph Ganié¹⁹, grand-oncle de Jacques-Auguste bourreau à Rennes pendant l'Ancien Régime, avait pour aides, deux fidèles cousins. Ce dernier ne mettait jamais à mort un criminel sans avoir communié. Il cherchait à se racheter par ses bonnes œuvres. Par une charité expiatoire, le bourreau donnait aux pauvres tout l'excédent de son strict nécessaire. Les autres membres de la dynastie n'avaient pas sa ferveur religieuse. Son frère, Jacques-Victor Ganié (autre grand-oncle de Jacques-Auguste) avait été exécuteur de la haute justice à Nantes de 1757 à 1784. Sa tenue vestimentaire présentait des signes extérieurs d'une relative aisance. Quand il ne portait pas une veste noire et des culottes de soie pendant le travail, il revêtait un habit de drap lilas et une veste en satin bleue ; ou bien un frac écarlate galonné d'or avec une veste écarlate et une culotte de velours noir. À sa ceinture pendait la chaîne de sa montre en or. Les boucles de ses souliers et les boutons de ses

¹⁹ Frère de Pierre Ganié, père de Pierre-Denis Ganié

poignées de manches étaient en argent. Il ne portait pas de chapeau, mais on le voyait souvent se promener sous l'un de ses deux parapluies, le vert ou le cramoisi. Le traitement de ce veuf ne suffisait pas à payer deux valets et la servante qui s'occupait de ses trois enfants. Avec son métier d'exécuteur des hautes œuvres, il cumulait celui de restaurateur²⁰. Malgré la répulsion qu'inspiraient ses fonctions, sa taverne était appréciée des gourmets. Il habitait à l'est de Nantes dans la Tour « Haut-le-Pied » de la porte Sauvetout qui faisait partie de l'enceinte médiévale de la ville²¹. Dans sa cuisine, on trouvait son hachereau et son billot, mais aussi un tournebroche et une importante batterie de cuivre. Celui qui tranchait des têtes avait même son jardin potager. Comment faisait-il pousser d'aussi beaux légumes ? se demandait tout le monde, en extase devant ses topinambours. Hélas, il emporta son secret dans la tombe. Si le bourreau cuistot faisait souvent le plein, il devait refuser du monde les jours d'exécution. Ça creuse, la mort ! Et quoi de mieux que se remplir la panse avec un repas servi par la star du jour, surtout pour ceux qui avaient vomi leurs tripoux²² devant la tête dégoulinante de sang ? Ah, sacré Victor, il savait se faire aimer pour un paria. S'il avait su qu'un restaurateur pendant la Révolution allait baptiser son établissement « Cabaret de la guillotine », et qu'au dos de sa carte, il inscrirait la composition de la fournée du jour, Victor Ganié aurait sûrement été vert de jalousie. C'est l'oncle d'Adélaïde, Charles-François Ferey, qui lui avait succédé de 1784 à 1789. La lignée des Ganié à Nantes avait donc échappé à la période particulièrement sanglante de la Révolution. Ou en avait-elle été privée ?

Le 22 mars 1793, l'échafaud et la guillotine avaient été peints en rouge sur la demande du tribunal. En raison des exécutions fréquentes, l'instrument du supplice était resté tout dressé sur la place du Bouffay, malgré des ordres formels de l'enlever. Le 19 décembre 1793, vingt-sept personnes avaient été guillotines

²⁰ Fable sur la mauvaise interprétation de « restaurateur » qui faisait allusion au métier de rebouteux

²¹ Un vestige est visible au sud de la place Bretagne (47° 13' 00" N, 1° 33' 28" O)

²² Tripes en vieux parler nantais

dont les quatre demoiselles de la Métairie, cousines d'Athanase-François Charette, ainsi que leurs domestiques. Particulièrement marqué par la jeunesse de ses victimes, Michel Sénéchal, le bourreau de l'époque, fut pris de fièvre et de délire une fois son infâme besogne terminée : trois jours plus tard, il était mort. « Mort de chagrin » selon la poissonnière Laillet. Mort de peur selon Carrier : « L'imbécile, il s'est fait mourir de peur ». Après l'exécution à Paris en 1794 de celui qui avait semé la Terreur, on racontait que l'Hôtel de la Villestreux au 3, de la place de la Petite Hollande, où il avait résidé, était hanté. Le fantôme décapité était-il revenu pour y passer l'éternité ? Pâle copie des fêtes parisiennes décadentes qui rassemblaient des aristocrates ayant un parent proche guillotiné, un bal des victimes s'y tenait-il certains soirs ? Sous un châle rouge et coiffées « à la victime », les cheveux coupés à fleur de col, les Nantaises semblaient confirmer la rumeur.

Ainsi se succédaient les lignées et s'entrecroisaient les dynasties dans une généalogie endogame. Et les filles de bourreaux ? Elles épousaient des bourreaux. Adélaïde, fille de Charles-Louis Ferey avait suivi l'exemple de sa sœur Anne-Sophie. Cette dernière avait convolé en noces avec l'exécuteur d'Orléans quatre ans plus tôt. Et chaque bourreau en exercice devait une pension à la veuve de son prédécesseur. Voilà, c'était comme ça !

Chapitre 3

Si le cou des girafes s'était allongé avec l'évolution pour manger les feuilles des arbres, celui des bourreaux nantais raccourcissait de génération, à tel point qu'on aurait dit leur tête posée sur les épaules. Pas de chance, le proverbe disait : « Grosse tête et petit cou, c'est le commencement d'un fou ». Le visage sévère, presque dur, de Jacques-Auguste, tel celui d'un instituteur prêt à réprimander, d'un gendarme sur le point de sanctionner, ou d'un curé offusqué par une confession, s'illuminait parfois. Une minuscule comète traversait les ténèbres de ses pupilles à deux occasions : la première c'était quand il savait qu'une exécution était prévue, la deuxième lorsqu'il devait accomplir son devoir conjugal. Quel homme d'honneur ! Jacques-Auguste savait que la cagoule noire de son aïeul, qu'il ne portait plus que pour le folklore, faisait ressortir ses yeux bleu ardoise. Cela plaisait à Adélaïde qui lui demandait parfois de la mettre lors de leurs ébats. Quand elle était d'humeur à batifoler, elle l'enjoignait, plutôt qu'elle ne l'invitait, à la rejoindre au lit et à lui infliger la peine de la petite mort. Elle l'appelait « mon Roi de haut en bas », clin d'œil ironique à la distinction du roi d'en haut, Dieu, et du roi d'en bas, le souverain terrestre sous l'Ancien Régime. Non sans une certaine nostalgie, ils simulaient les pratiques désuètes de la profession.

— Jacques-Auguste, viens m'écarteler, exécution !

— Tu vas trop vite, d'abord je dois te soumettre à la question

— Ordinaire ou extraordinaire ?

— Extraordinaire, il me semble au vu de ton crime de « lèche majesté »

— Comment faire amende honorable ? Monte-moi sans regret !
Oui, oui, enfonce-moi bien ton coin²³ !

La bourrelle simulait la douleur du supplice et gémissait dans l'extase du coït expiatoire. C'était comme cela qu'ils avaient fait de beaux enfants joufflus. Le code napoléonien était passé par là : Sur l'acte civil, Jacques-Auguste était dénommé comme leur « propriétaire ». Neuf mois après leur mariage, Auguste-Lucien était né le 31 mars 1824. Charles avait vu le jour le 27 mai de l'année suivante. Délestée des rondeurs de la maternité, Adélaïde passait l'été à donner le sein en plein air dans une ville qui commençait à s'industrialiser. Elle se plaignait des fumées que crachaient les cheminées d'usines. Des milliers de pauvres gens s'y usaient à force de travail dans des conditions déplorables. Scrofule, rachitisme, tuberculose faisaient des ravages au sein du prolétariat naissant.

Une des plus anciennes lignées de bourreaux était celle des « Jouhanne », devenue « Jouënné » au XIII^e siècle dans le pays de Caux. Cette famille était d'ailleurs alliée par mariage à celle d'Adélaïde. Charles-Louis Jouënné avait épousé une fille Ferey. Si le premier fils d'un bourreau succédait bien souvent à son père, ses frères et sœurs étaient destinés à se marier à d'autres familles de bourreaux. Le pape accordait des indulgences. Il n'était pas rare qu'ils épousent leur cousine germaine. Ce n'était pas leur cas et Adélaïde s'en félicitait quand elle voyait les enfants issus de la consanguinité. Ce n'étaient pas eux qui auraient inventé le rasoir national ! La guillotine, bien sûr ! Jacques-Auguste allait-il transmettre son savoir ancestral à ses fils ? La première génération d'exécuteurs à Nantes allait-elle être la dernière ? L'idée lui brisait le cœur, car il en avait un, oui de cœur ! Tendre comme un bon cochon de lait sans être un agneau pour autant. Hors de la meute, s'il contribuait à garder le troupeau dans le droit chemin, son rôle n'était pas de le mener à la bergerie. Sans instinct sanguinaire, il incarnait le loup-garou qui devait éliminer le mouton noir du cheptel. Ce lycanthrope judiciaire ne se nourrissait pas de ses victimes. Il les sacrifiait dans un pacte cathartique. L'homme n'est-il pas un loup pour l'homme ? Son

²³ Instrument utilisé dans la torture des brodequins